

The background of the entire cover is a mosaic of a fish, likely a Nile tilapia, set against a wall of green and blue bricks. The fish is depicted in a stylized, ancient manner, with its body composed of several large, rectangular tiles. The scales are rendered in a brownish-gold color with black lines forming a diamond pattern. The fish's head is white with a large, prominent eye and a wide, open mouth showing a dark interior. The tail is also white and fan-shaped. The fish is oriented horizontally, facing right. The title 'Atlas historique du Moyen-Orient' is superimposed over the lower half of the image, within a dark blue rectangular area. The word 'Atlas' is in a large, bold, white sans-serif font, while 'historique du' is in a smaller, regular white sans-serif font. 'Moyen-Orient' is in the same large, bold, white sans-serif font as 'Atlas'. The entire title is enclosed in a white L-shaped bracket on the left and bottom right sides.

Atlas historique du Moyen-Orient

Florian Louis

autrement

Atlas historique du Moyen-Orient

Auteur

Agrégé et docteur en histoire, **Florian Louis** est professeur en classes préparatoires aux grandes écoles. Il est notamment l'auteur d'une histoire du Moyen-Orient contemporain (*Incertain Orient*, Puf, 2016).

Cartographe

Fabrice Le Goff est cartographe-géographe indépendant. Il collabore régulièrement avec les Éditions Autrement, et a notamment réalisé les cartes du *Grand Atlas des empires coloniaux* (2019).

www.cartographe-legoff.com

NB : Afin de faciliter la localisation, certaines des cartes de cet atlas usent conjointement de toponymes anciens et modernes. Dans un même souci de clarté, on a privilégié les translittérations des langues orientales les plus couramment usitées en langue française.

Remerciements

L'auteur tient à remercier Hassan Bouali et Stéphane Malsagne pour leurs judicieux conseils.

Maquette : Twapimoa

Coordination éditoriale : Anne Lacambre

Lecture-correction : Carol Rouchès

ISBN : 978-2-7467-5609-0

© Autrement, un département de Flammarion, 2020.

87, quai Panhard et Levassor, 75647 Paris Cedex 13

www.autrement.com

Dépôt légal : mars 2020

Imprimé et relié en février 2020 par l'imprimerie Pollina, France

Tous droits réservés. Aucun élément de cet ouvrage ne peut être reproduit, sous quelque forme que ce soit, sans l'autorisation expresse de l'éditeur et du propriétaire, les Éditions Autrement.

Atlas historique du Moyen-Orient

Florian Louis

Cartographie de Fabrice Le Goff



Atlas historique du Moyen-Orient

7 Introduction

8 Un Orient, des Orients

10 Les milieux moyen-orientaux

13 Genèses

14 L'invention de la sédentarité,
de l'agriculture et de la ville

16 L'invention de l'écriture

18 L'invention de la religion

20 De la cité-État à l'empire

23 Les premières strates civilisationnelles

24 L'Égypte pharaonique

26 La Perse achéménide

28 L'empire d'Alexandre et l'hellénisation
du Moyen-Orient

30 Parthes, Sassanides et Romains

32 L'Arabie préislamique

35 Arabisation et islamisation

36 Naissance et expansion de l'islam

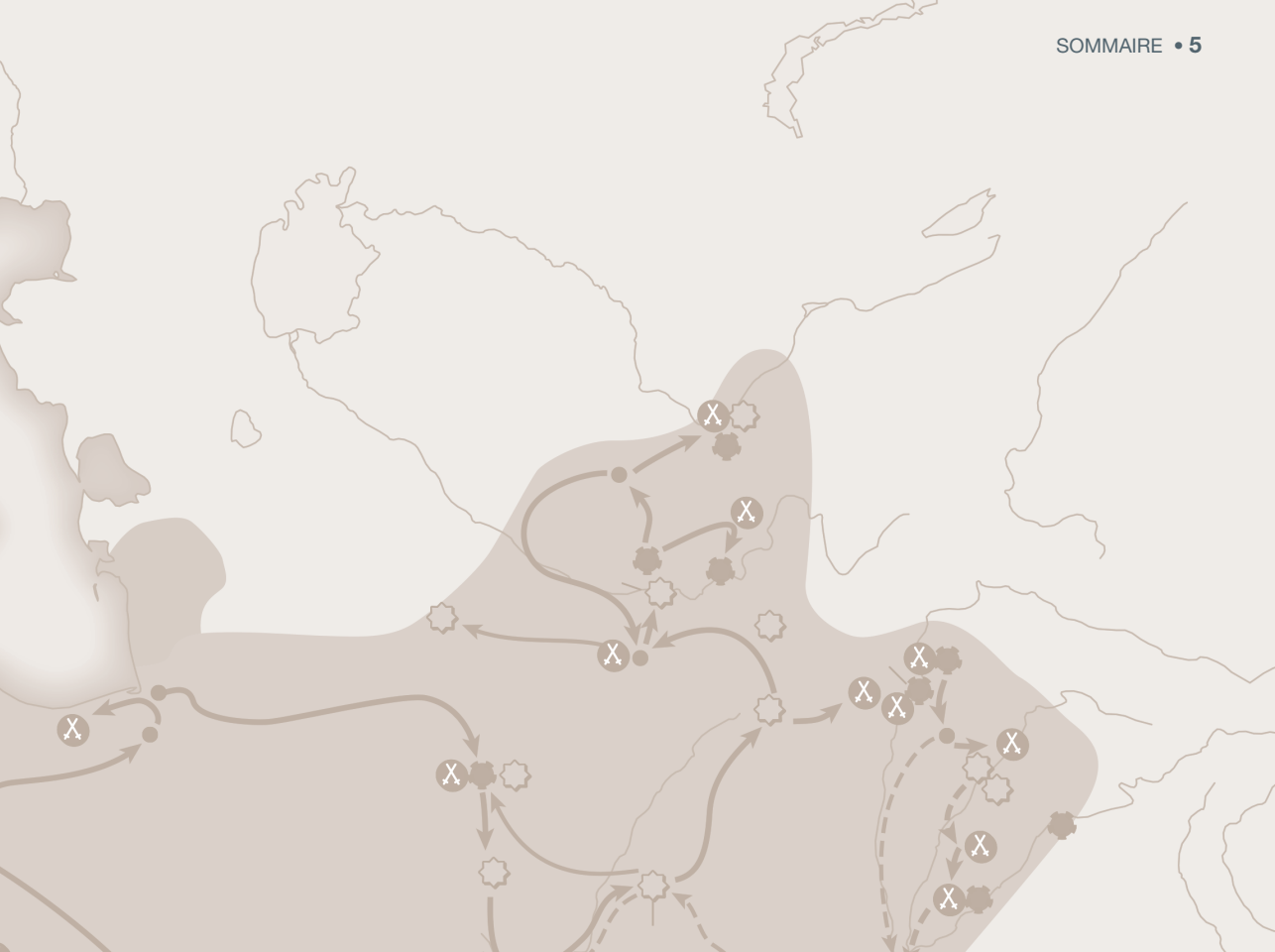
38 Les empires musulmans médiévaux

40 Les croisades

42 L'irruption des Turcs et des Mongols

44 Les mamelouks

46 Ottomans et Séfévides



49 Le choc de l'Occident

- 50 L'Égypte de Bonaparte à Méhémet Ali
- 52 Le Moyen-Orient à l'heure du monde
- 54 Entre réformes et révolutions
- 56 Le Moyen-Orient dans la Première Guerre mondiale
- 58 Le démembrement de l'Empire ottoman
- 60 Genèse de l'Arabie saoudite
- 62 Le Moyen-Orient mandataire
- 64 La Turquie kémaliste
- 66 De la Perse qadjare à l'Iran pahlavi

69 Les émancipations contrariées

- 70 Le sionisme du *Yishouv* à Israël
- 72 La question palestinienne
- 74 La question kurde
- 76 L'impossible unité arabe
- 78 Le Moyen-Orient dans la guerre froide
- 80 Le tournant pétrolier des années 1970
- 82 La poussée islamiste
- 84 Le moment américain
- 86 Le printemps arabe

89 Conclusion

Annexes

- 91 Bibliographie générale
- 94 Chronologie



Introduction

La région que les Occidentaux ont au ^{xx}^e siècle baptisée du nom de « Moyen-Orient » doit à sa situation exceptionnelle, à la charnière de trois continents et de deux mers, son singulier destin. Au contact des mondes africains, européens et asiatiques, bercée par les eaux de la Méditerranée et de l'océan Indien, elle constitue un carrefour cosmopolite où sont venues s'entrechoquer mais aussi s'entremêler des influences en provenance du monde entier. C'est pourquoi le paradigme de l'origine auquel on la réduit souvent n'est sans doute pas le plus approprié pour en saisir la singularité. Quant à l'éculée métaphore du berceau, mieux vaut sans doute lui substituer celle du lit conjugal.

Certes, c'est ici que sont apparues pour la première fois nombre des constructions humaines appelées à s'universaliser, de l'agriculture à l'écriture en passant par le monothéisme. Mais ces apparitions gagnent à être perçues pour ce qu'elles sont, à savoir les résultantes de la rencontre en cette région du monde d'ingrédients originaires de nombreuses autres. Difficile par exemple de rendre compte de la genèse de l'islam sans prendre en considération les influences croisées perses et éthiopiennes qui s'exerçaient sur l'Arabie polythéiste mais déjà constellée de communautés juives et chrétiennes qui le vit naître au ^{vii}^e siècle. La force centrifuge et prosélyte de cette région qui des millénaires durant a éclaboussé le monde de ses inventions n'a donc d'égale que sa force centripète et assimilatrice, cette formidable capacité d'attraction et de recyclage qui la caractérise et lui a permis de produire ces inventions qui n'en sont donc pas tout à fait. Terre de conquérants, le Moyen-Orient est aussi et d'abord une terre de conquête, la force des premiers provenant pour une bonne part de la fécondation opérée par les secondes.

Relativiser l'originalité du Moyen-Orient en rappelant ce qu'il doit au reste du monde ne doit pas pour autant conduire à se le représenter sous les traits d'un terrain neutre condamné à subir passivement des influences étrangères ou à servir de champ de bataille à des combattants venus d'ailleurs. Il s'agit plutôt d'une invite à mettre au clair ce qu'il convient d'entendre au juste dans le vocable « Moyen-Orient » qui s'est imposé pour désigner cette parcelle terrestre aux contours mouvants qui, sur la longue durée historique, apparaît bien plus centrale que marginale. Des deux mots qui accolés la désignent, le premier (Moyen) qui renvoie à sa situation médiane et donc à sa fonction d'intermédiation apparaît de ce fait bien plus pertinent que le second (Orient) qui l'enferme dans une marginalité et un exotisme trompeurs.

L'outil cartographique s'avère particulièrement adapté pour en prendre conscience. Celui qui s'essaie à retracer par les cartes l'histoire longue du Moyen-Orient se trouve en effet très vite confronté à d'épineux problèmes de cadrage. Partant d'un fond de carte reprenant le découpage devenu conventionnel de la région, il a tôt fait de s'y sentir à l'étroit et d'éprouver le besoin d'en repousser toujours plus loin les limites pour rendre compte de la multiplicité des espaces impliqués et imbriqués dans les dynamiques moyen-orientales. Le lecteur ne sera donc pas surpris de constater au fil des pages qui suivent que les contours des cartes auxquelles on a eu recours varient sensiblement au gré du moment et de l'angle d'approche de la région dont elles se proposent de rendre compte. C'est qu'il ne s'est pas tant agi ici de raconter l'histoire qui se serait produite en un lieu nommé Moyen-Orient qui aurait de tout temps existé en tant que tel et dont les limites seraient pour ainsi dire figées à jamais. Mais bien plutôt de faire comprendre en quoi ce lieu est lui-même le produit d'une histoire qui en a affecté la nature et les formes au point de lui faire mériter l'honneur d'un toponyme.

Un Orient, des Orients

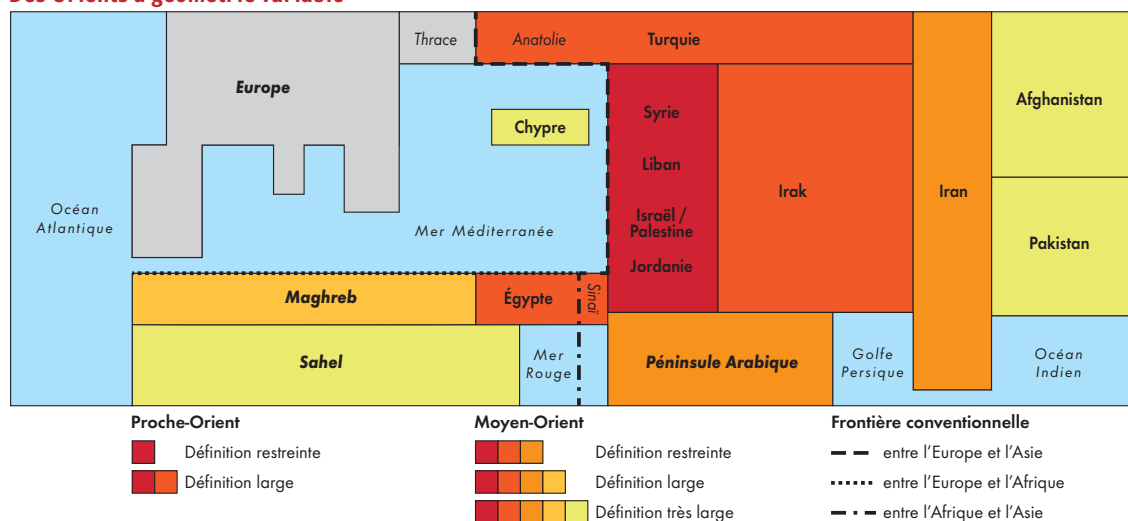
Le Moyen-Orient n'est pas un fait de nature, mais de culture. Il n'est pas un donné préalable à l'histoire dont il fut le théâtre, mais bien la résultante de celle-ci. Il convient donc de s'interroger sur la genèse et par là même la pertinence de ce toponyme.

Aux origines était l'Orient

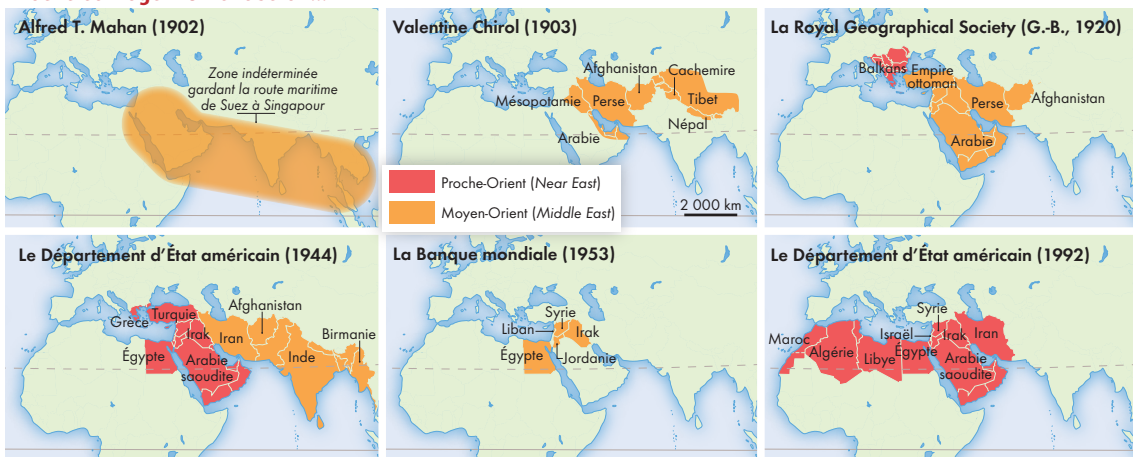
Le mot français « Orient » dérive du latin *oriens* qui désigne ce qui se situe à l'est, plus précisément là où le soleil se lève (*orire*). C'est d'ailleurs pourquoi on l'a aussi désigné en français sous le nom de Levant. L'Orient s'oppose ainsi à l'Occident, lieu où le soleil retombe (*occidere*), parfois

qualifié de Couchant ou de Ponant (du latin *ponere*, se coucher). C'est dire si la notion est ethnocentrique et par là même problématique : ce sont les Européens qui, se posant en mètre étalon de la civilisation, se sont auto-institués « Occidentaux » et ont par là même qualifié d'« orientales » des régions et des populations qui n'avaient en commun que d'être considérées par eux comme « autres » et donc nécessairement inférieures. De cette définition négative de l'Orient comme un anti-Occident, découle la difficulté à en fixer les contours et à en expliciter la teneur. Car dire que l'Orient est la région qui se trouve à l'est de l'Occident ne dit ni ce qu'elle est, ni où elle se situe exactement dès lors

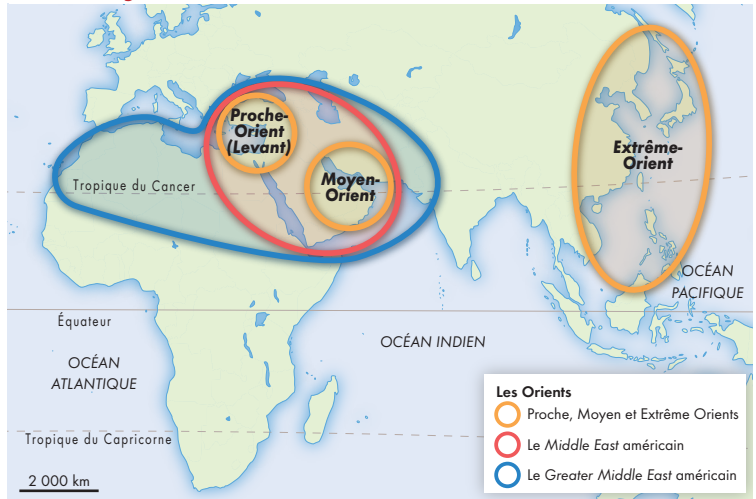
Des Orients à géométrie variable



Proche et Moyen-Orient selon...



Proche, Moyen et Extrême Orient



que la limite orientale de l'Occident est loin de faire l'unanimité. Au nord, depuis le XVIII^e siècle, l'Oural s'est imposé comme la ligne de démarcation conventionnelle entre Orient et Occident. Au sud, les choses sont plus confuses. À partir de l'époque médiévale, l'Orient a été assimilé à l'« autre » par excellence qu'était le musulman. Ce qui explique qu'encore aujourd'hui, on assimile parfois à l'Orient des régions qui, à l'instar du Maghreb voire de l'Andalousie, ne sont nullement situées à l'est de l'Europe. À l'époque moderne, c'est l'Empire ottoman qui a fait figure d'incarnation de l'altérité orientale. Et c'est pourquoi la limite entre Orient et Occident s'est déplacée au gré de ses convolutions territoriales : au XVIII^e siècle, l'Orient commence à Vienne, au XIX^e plutôt à Constantinople. Ce qui n'empêche pas de faire des Balkans le cœur de la « question d'Orient » jusqu'au lendemain de la Première Guerre mondiale, soit plusieurs décennies après leur émancipation de la domination turque.

La multiplication des Orients

À la difficulté de tracer les contours de l'Orient, s'ajoute celle de lui donner consistance en dégagant ses traits propres. Conscient de son hétérogénéité, savants et diplomates européens ont, dans les premières décennies du XX^e siècle, élaboré une subdivision de l'Orient en trois sous-ensembles censés présenter une forme de cohérence géographico-stratégico-civilisationnelle. Le Proche-Orient en vient ainsi, notamment chez les Français, à désigner cette partie de l'Orient qui, sise sur le pourtour méditerranéen, se caractérise par sa grande proximité avec l'Occident. À l'inverse, l'Extrême-Orient désigne la région non occidentale la plus éloignée de l'Europe à l'est – le continent américain étant assimilé à l'Occident – soit les espaces qui du Japon à l'Indochine ourlent les rives du Pacifique. Entre les deux se situerait un « Moyen-Orient » centré sur l'océan Indien. Dans l'usage, la distinction entre ces trois toponymes, et singulièrement entre Proche et Moyen-Orient, est néanmoins loin d'être claire, car leur sens a beaucoup varié d'une aire linguistique et d'une époque à l'autre. En anglais, la distinction entre *Near East* et *Middle East* a toujours été plus chronologique que géographique. La première expression renvoie au « croissant fertile » centré sur la Mésopotamie et n'est guère utilisée que dans des publications archéologiques. La seconde, popularisée en 1902 par

le stratège américain Alfred Thayer Mahan et le diplomate britannique Valentine Chirol désigne d'abord une région aux contours incertains située entre Inde et golfe Persique, autrement dit entre ce qui constituait alors les deux points d'ancrage impériaux britanniques dans la sphère asiatique. Avec l'obtention au lendemain de la Première Guerre mondiale des mandats sur l'Irak, la Transjordanie et la Palestine, les Britanniques ont progressivement étiré leur *Middle East* vers l'ouest. En 1921, le secrétaire d'État aux colonies Winston Churchill crée ainsi un Département du Moyen-Orient au sein du Colonial Office pour en assurer la gestion. Depuis lors, le Proche-Orient ne désigne plus tant un sous-ensemble de l'Orient au même titre que l'Extrême-Orient et le Moyen-Orient, qu'un sous-ensemble de ce dernier. Hégémonie culturelle anglo-saxonne oblige, le toponyme *Middle East* s'est aujourd'hui imposé non seulement dans l'ensemble du monde occidental, mais aussi au Moyen-Orient où l'on parle volontiers d'*al-Charq al-Awsat* (littéralement le Moyen-Orient) pour s'autodésigner toponymiquement.

La perpétuelle extension du Moyen-Orient

Avec la fin de la guerre froide, militaires et stratèges américains ont eu tendance à dilater les frontières du Moyen-Orient pour y inclure l'ensemble des zones d'implantation de leur nouveau rival stratégique qu'était l'islamisme radical. C'est ainsi qu'on a vu se diffuser d'abord la notion de MENA (*Middle East and North Africa*) qui est ensuite devenue, sous la plume des conseillers du président Bush Jr., un « Grand Moyen-Orient » (*Greater Middle East*). Dans le même temps, certains analystes ont assimilé le Moyen-Orient à un « arc de crise » qui, du Sahel à l'Afghanistan, se caractériserait par sa forte instabilité politique.

Les milieux moyen-orientaux

Le désert, la steppe et la montagne

Compris entre les 12° (Aden) et 41° (Trabzon) parallèles, le Moyen-Orient est tout entier situé dans l'hémisphère nord. Ses deux tiers méridionaux se caractérisent par l'omniprésence du milieu désertique tandis que son tiers septentrional est dominé par des paysages steppiques. Hostiles à la sédentarisation, ces espaces sont en revanche propices aux circulations en tous genres à tel point qu'on a pu décrire le désert sous les traits d'une « mer de sable ». Terre d'épanouissement du nomadisme tribal, le Moyen-Orient s'est imposé comme une région carrefour assurant le transit des flux terrestres entre Europe, Asie et Afrique. Sur leur pourtour, les immensités désertiques et steppiques du Moyen-Orient sont comme ourlées d'une ceinture montagneuse : Taurus, Pont, Caucase et Elbourz en marquent les limites septentrionales ; Liban, Zagros, Hadjar, Hedjaz et Asir (ces deux derniers formant les monts Sarawat qui, parallèles à la mer Rouge, culminent à plus

de 3 600 mètres d'altitude au Jebel an-Nabi Shuayb) les marges méridionales. Grâce à une pluviosité plus abondante, ces zones montagneuses constituent d'indispensables réservoirs hydrauliques dont sont dépendantes les régions situées en aval. Ce qui n'est pas sans générer des conflits, notamment lorsque des barrages viennent retenir cet « or bleu ».

Dans cette région en proie à des vagues d'invasions récurrentes, les montagnes ont également joué un rôle majeur par leur fonction de refuge. Le mont Liban par exemple constitue un exceptionnel conservatoire de la diversité ethno-culturelle proche-orientale.

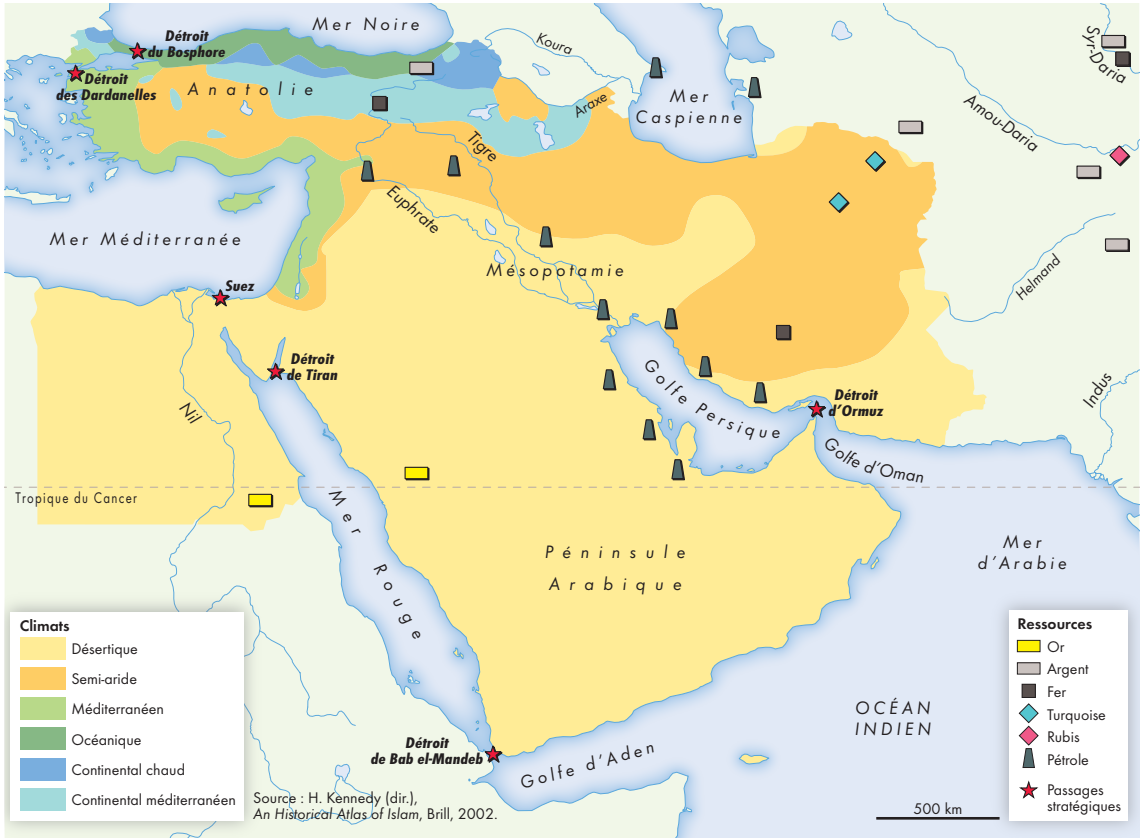
L'oasis, le fleuve et le littoral

Conséquence de la prégnance de l'aridité dans une large partie du Moyen-Orient, l'élément aquatique est ici d'autant plus précieux qu'il est rare. C'est donc autour des oasis, le long des cours d'eau et sur les littoraux que les

Le relief



Ressources et contraintes

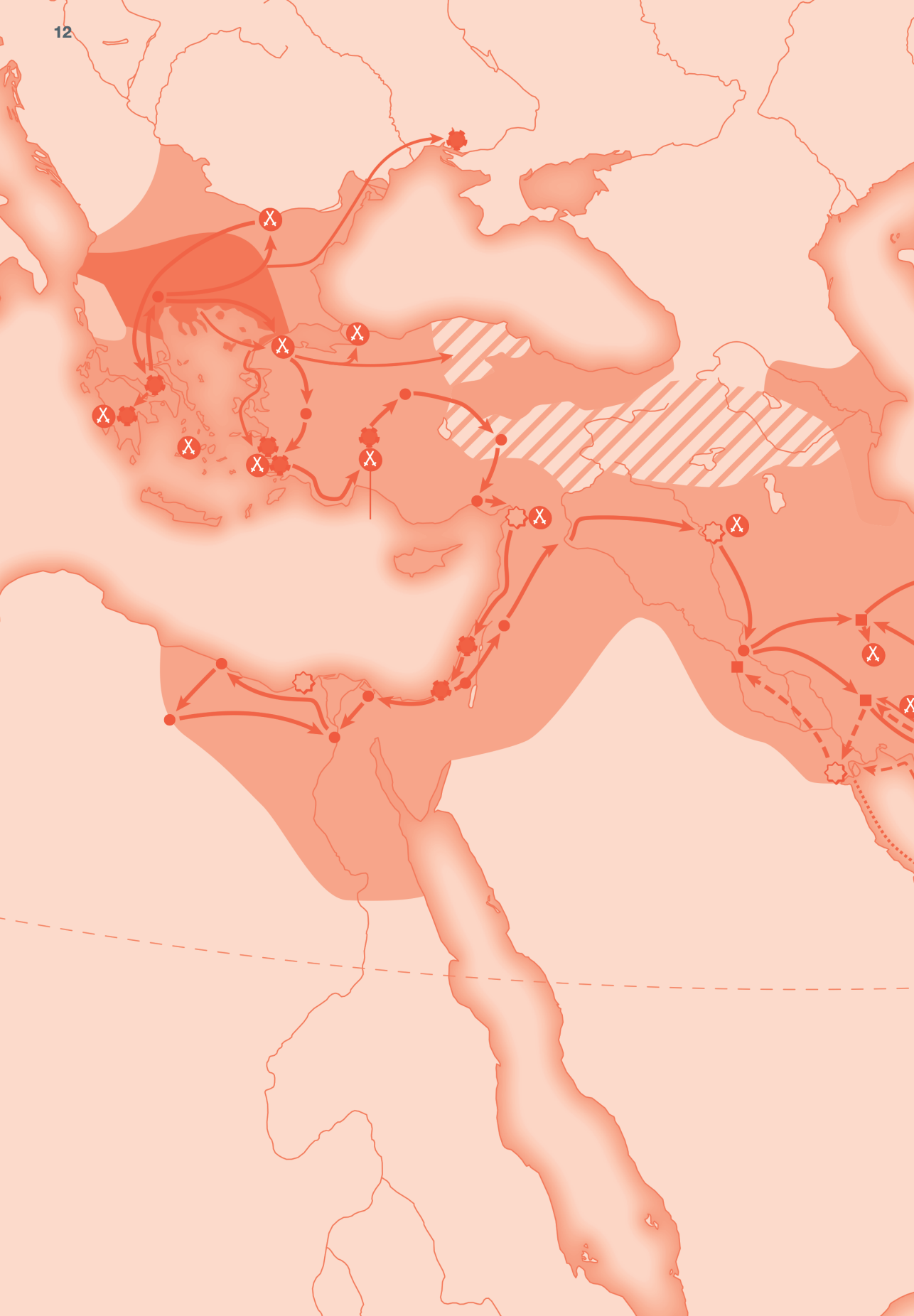


implantations humaines sédentaires se sont épanouies. À l'image d'une île en milieu aquatique, l'oasis joue en milieu désertique un rôle inversement proportionnel à sa taille. Grâce à ses ressources en eau fossile qui tranchent avec l'omniprésente aridité des immensités environnantes, elle offre un salvateur point d'escale aux nomades engagés dans la périlleuse traversée du désert. Les fleuves pour leur part ont ceci de crucial qu'ils permettent tout à la fois de consommer l'eau qui s'y écoule, soit directement, soit via l'irrigation, et de circuler à leur surface.

On comprend dès lors pourquoi ils offrirent un cadre propice à l'émergence de civilisations précoces. Jusque dans son nom, la Mésopotamie, ce pays de « l'entre-deux-fleuves », rappelle sa dette envers le Tigre et l'Euphrate. Quant à l'Égypte, Hérodote n'en faisait-il pas un « don du Nil » ? Les littoraux enfin, notamment ceux du pourtour méditerranéen, bénéficient d'un climat plus arrosé et polarisent les concentrations humaines auxquelles ils offrent un accès aux ressources halieutiques et des opportunités commerciales. Assurant la jonction entre océan Indien, mer Méditerranée, mer Noire et mer Caspienne, le Moyen-Orient constitue un verrou stratégique sur les grands axes maritimes transocéaniques qui a de longue date suscité les appétits des grandes puissances.

L'empreinte de l'homme

Sur la longue durée, le Moyen-Orient offre un singulier démenti à toute approche déterministe du rapport entre les sociétés humaines et les milieux naturels au sein desquels elles se meuvent. Longtemps demeurée vide de fortes concentrations humaines et largement dévouée au nomadisme, la péninsule Arabique a au cours du XX^e siècle vu se développer d'importantes agglomérations à mesure que ses richesses pétrolières et gazières étaient mises en exploitation. Elle nous rappelle s'il en était besoin qu'aucun milieu n'est *a priori* totalement hostile aux hommes et que ceux-ci sont capables de s'établir partout dès lors qu'ils en éprouvent le besoin. À grands coups de pétrodollars, de climatisation et de désalinisation de l'eau de mer, les Émirats arabes unis sont parvenus à développer en plein désert des îlots d'urbanité dignes de régions tempérées. Et ils ne comptent pas s'arrêter là, misant sur l'ingénierie climatique pour adapter leur cadre de vie. L'un des derniers projets en date développé avec le concours du Centre national de recherche atmosphérique (NCAR) américain consiste à ériger une montagne artificielle qui retiendrait les nuages pour mieux stimuler les précipitations.



Genèses

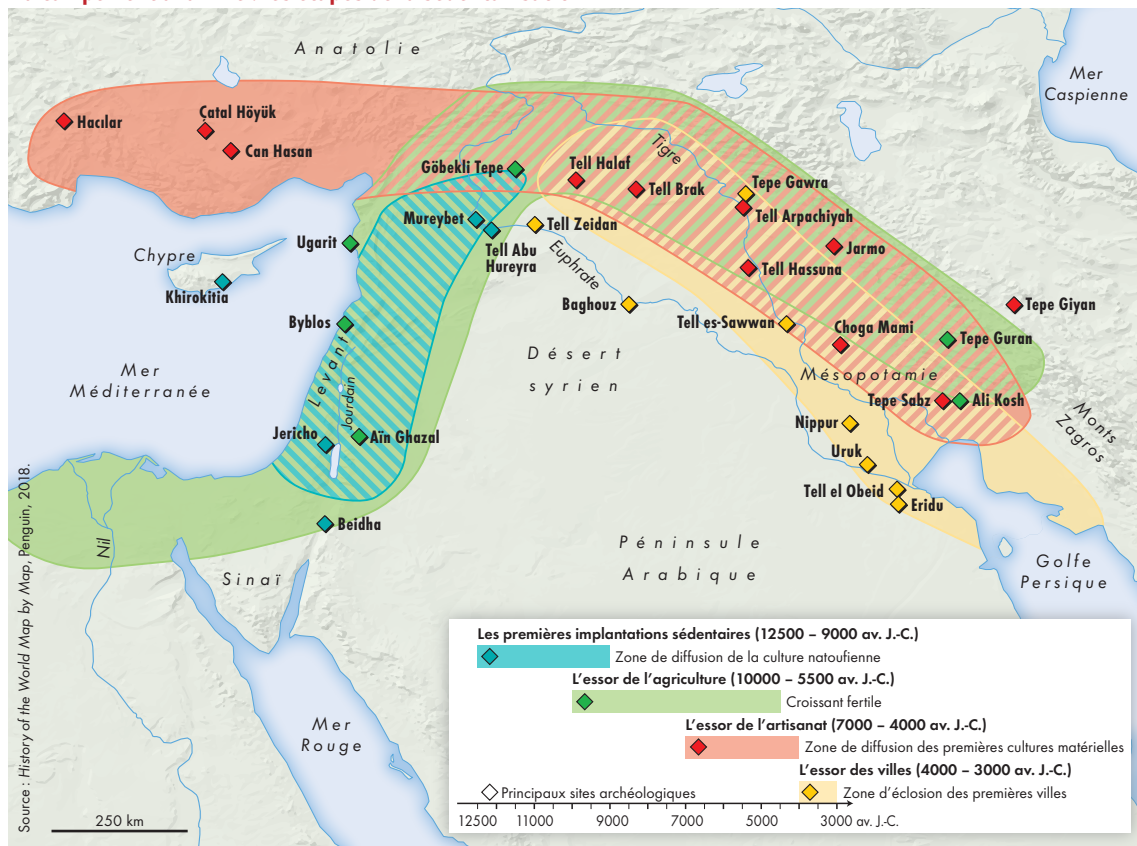
Plusieurs millénaires avant notre ère, le Moyen-Orient a vu se produire des révolutions anthropologiques à portée universelle. La première d'entre elles fut la domestication des plantes et des animaux qui permit à l'espèce humaine de se sédentariser, donnant naissance à des villages dont certains finirent par devenir des villes. Pour les administrer, il fallut inventer l'État, la politique, le droit mais aussi l'écriture. Autant d'instruments qui concoururent à la formation d'empires à l'extension croissante qui accélèrent en retour la diffusion de ces instruments toujours plus loin de leur foyer originel.

La région fut aussi un haut lieu de productions spirituelles et notamment religieuses. En tout cas l'une de celles qui nous en a laissé le plus de témoignages écrits ou monumentaux. Se pencher sur les genèses de l'Orient, c'est donc indissolublement s'intéresser aux premières réalisations de l'humanité tout entière tant les constructions de toutes sortes qui furent alors produites ici ont rayonné et influé très loin ailleurs.

L'invention de la sédentarité, de l'agriculture et de la ville

Le Moyen-Orient est l'un des berceaux de ce que les archéologues, à la suite du naturaliste britannique John Lubbock (1834-1913), ont appelé le Néolithique. C'est ici que s'est opéré le passage d'une économie de prédation à une économie de production rendue possible par la domestication des plantes et des animaux. Une mutation anthropologique qui, en fixant les hommes au sol, donne naissance aux premières civilisations citadines.

Du campement à la ville : les étapes de la sédentarisation



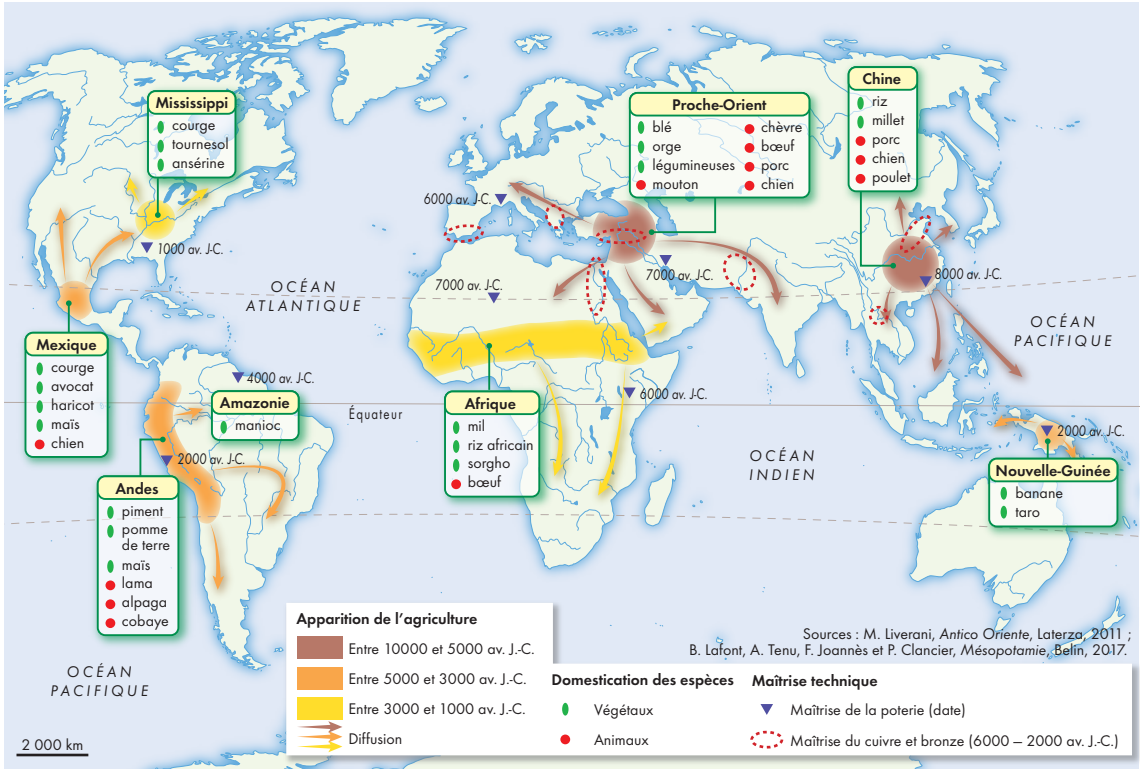
Du campement au village

Entre le nord de l'Égypte et le sud de l'Anatolie, environ 12 000 ans avant notre ère, s'épanouit la culture « natoufienne », du nom du wadi al-Natouf cisjordanien. Elle se caractérise par l'abandon du campement temporaire, propre aux sociétés de chasseurs-cueilleurs nomadisant, au profit du village permanent et de son habitat en dur. D'abord rondes et

semi-enterrées, ces habitations évoluent vers une forme rectangulaire. Les populations natoufiennes ne pratiquent pas encore l'agriculture, mais développent des capacités de stockage des fruits de leur cueillette (silos) que viennent compléter la pêche et la chasse. Cette dernière est facilitée par la domestication du loup, devenu chien. Il faut attendre environ un millénaire pour que s'achève la transition

néolithique. Elle s'épanouit entre la Méditerranée à l'ouest, le désert syrien au sud, les monts Taurus au nord et Zagros à l'est. Bénéficiant d'abondantes ressources hydriques, ce « croissant fertile », ainsi que l'a baptisé l'archéologue américain James Henry Breasted (1865-1935), est étendu jusqu'au delta du Nil par son confrère australien Vere Gordon Childe (1892-1957).

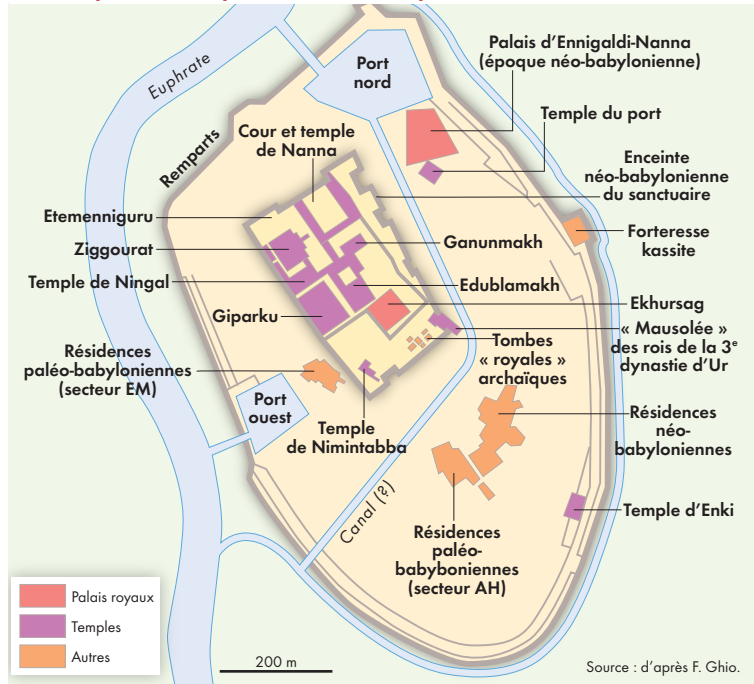
Les foyers de la révolution néolithique



Du village à la cité

Partout où elle se produit, la néolithisation se traduit par un fort accroissement démographique : la sédentarisation permet aux femmes d'augmenter leur fécondité tandis que la pratique de l'agriculture irriguée accroît les moyens de subsistance. C'est ainsi qu'à partir du 5^e millénaire av. J.-C., certains villages deviennent des villes pouvant abriter plusieurs milliers d'habitants, dont une part croissante vit d'activités non agricoles. Si les chasseurs-cueilleurs avaient déjà inventé nombre d'outils de pierre, le Néolithique voit se développer la métallurgie et la poterie. La domestication des animaux permet leur usage « secondaire », c'est-à-dire non alimentaire. La maîtrise de la traction animale permet notamment le perfectionnement des araires et donne tout son sens à l'invention de la roue. L'accroissement et la concentration des richesses auxquels donne lieu la transition néolithique ont enfin des conséquences sociales : les inégalités internes aux sociétés se

Un exemple de métropole de Basse Mésopotamie : la ville d'Ur



creusent (apparition de palais, d'un artisanat somptuaire) et les conflits en leur sein et entre elles se multiplient (développement des fortifications).

La cité sumérienne d'Ur protège ainsi ses imposants palais royaux par des fortifications doublées d'un canal faisant office de douve.

L'invention de l'écriture

Le bon fonctionnement des villes nécessite une gestion minutieuse des stocks en tous genres qui y sont entreposés. C'est à cette fin que sont créés en Mésopotamie, au début du IV^e millénaire avant notre ère, les premiers systèmes scripturaux. Leur diffusion et leur perfectionnement ont d'importantes répercussions intellectuelles et sociales.

Écrire pour mieux compter : des *calculi* au cunéiforme

La gestion des stocks dans les cités mésopotamiennes s'est d'abord effectuée à l'aide de jetons de comptabilité en argile (*calculi*). Leur forme, et parfois le nombre des traits qui y étaient incisés, permettait de garder la mémoire des quantités qu'ils avaient pour fonction d'inventorier. Pour plus de commodité, ces jetons pouvaient être réunis à l'intérieur d'une bulle d'argile creuse qui était ensuite refermée et

scellée. Vers 3300 av. J.-C., c'est sur la paroi extérieure de cette enveloppe d'argile qu'apparaissent les premières formes d'écriture. Résumant le contenu de la bulle, elles finissent par les rendre inutiles. C'est pourquoi le recours aux jetons est progressivement abandonné et la bulle aplatie jusqu'à devenir une tablette. Celle-ci supporte d'abord des indications purement numériques puis avec le développement des pictogrammes des informations de plus en plus précises quant à la nature du

produit stocké et ses mouvements (entrée, sortie). Les pictogrammes sont des signes présentant une ressemblance formelle avec la réalité qu'ils ont pour charge de représenter. Au cours du III^e millénaire, les signes évoluent vers une graphie plus schématique que leur forme anguleuse, due à l'usage d'un calame en roseau pour inciser les tablettes d'argile molle, a fait baptiser « cunéiforme » (en forme de coins) par les savants européens qui les redécouvrirent au XVIII^e siècle.

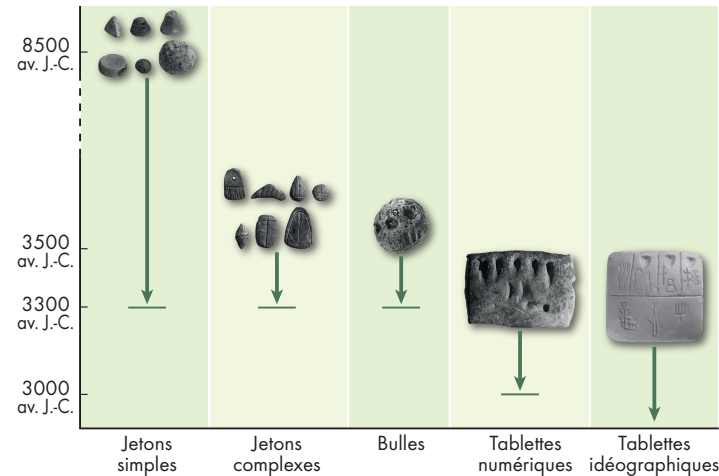
Les systèmes scripturaux en Méditerranée orientale (XII^e-VI^e siècle av. J.-C.)



De l'écriture pictogrammatique à l'écriture alphabétique

À l'origine, il y avait autant de signes que de mots, soit plusieurs milliers. La maîtrise de l'écriture nécessitait donc un long apprentissage, ce qui explique qu'elle était l'apanage d'une caste de scribes. Avec le temps, l'écriture cunéiforme s'est néanmoins simplifiée en adoptant un système syllabique. Dans celui-ci, un signe renvoie non plus à une chose, mais à une syllabe et donc par un assemblage de celles-ci à un mot. L'écriture ne se réfère dès lors plus aux objets désignés par le langage, mais au langage lui-même dont elle retranscrit les sons sous forme de syllabes. Outre qu'elle facilite l'apprentissage et donc la diffusion de l'écriture en en réduisant le nombre de signes fondamentaux, l'écriture syllabique permet d'opérer une montée en abstraction dans la mesure où elle rend possible la mise à l'écrit de pensées complexes que l'écriture pictogrammatique s'avérait incapable de retranscrire. Le troisième saut qualitatif correspond au passage à un système d'écriture alphabétique dans lequel chaque signe représente un son ou phonème dont l'articulation permet de former des syllabes. Le nombre de signes utilisés, qui pouvait encore être de plusieurs centaines dans un syllabaire, tombe dès lors à une trentaine. Les plus anciennes traces d'écriture alphabétique, qui

L'évolution des supports d'écriture



Sources : D. Schmandt-Besserat, *How Writing Came About*, University of Texas Press, 1996 ; R. K. Englund in K. Radner et E. Robson, *The Oxford Handbook of Cuneiform Culture*, 2011.

remontent au XVI^e siècle av. J.-C., ont été retrouvées sur le site de Serabit el-Khadim au Sinaï. Le premier alphabet dont nous ayons une connaissance complète est celui d'Ugarit, apparu au XV^e siècle près de Lattaquié dans l'actuelle Syrie. Entièrement consonantique, le cunéiforme alphabétique d'Ugarit servait à noter une langue sémitique. Il aurait inspiré l'alphabet phénicien, apparu au XIII^e siècle, et formé de 22 consonnes. Les logiques idéographique, syllabique et alphabétique sont souvent mêlées dans un même système scriptural. C'est notamment le cas des hiéroglyphes égyptiens dont un même caractère peut selon les cas être interprété

comme un idéogramme, un phonogramme ou un déterminatif permettant de savoir à quelle catégorie d'objet ou de concept il appartient. D'une grande complexité, l'écriture hiéroglyphique a subi plusieurs simplifications qui ont donné naissance aux hiéroglyphes linéaires, à l'écriture hiératique puis démotique, dont le nom même indique bien la vocation « populaire ». Dans le Moyen-Orient ancien, en dépit de ces vagues de simplification, l'écrit demeura toujours le monopole d'une caste de privilégiés qui s'en servait comme d'un marqueur social et d'un instrument de consolidation de son pouvoir sur les masses illettrées.

Des pictogrammes au cunéiforme

Pictogramme (vers 3100 av. J.-C.)						
Interprétation	Courant	Épi	Tête de bovin	Bol (?)	Tête humaine + bol (?)	Corps enveloppé (?)
Premier cunéiforme (vers 2400 av. J.-C.)						
Cunéiforme tardif (vers 700 av. J.-C.) rotation à 90°						
Signification	Eau, graine	Orge	Bovin	Nourriture, pain	Manger	Homme

Source : T. Bryce et J. Birkett-Rees, *Atlas of the Ancient Near East*, Routledge, 2016.

L'invention de la religion

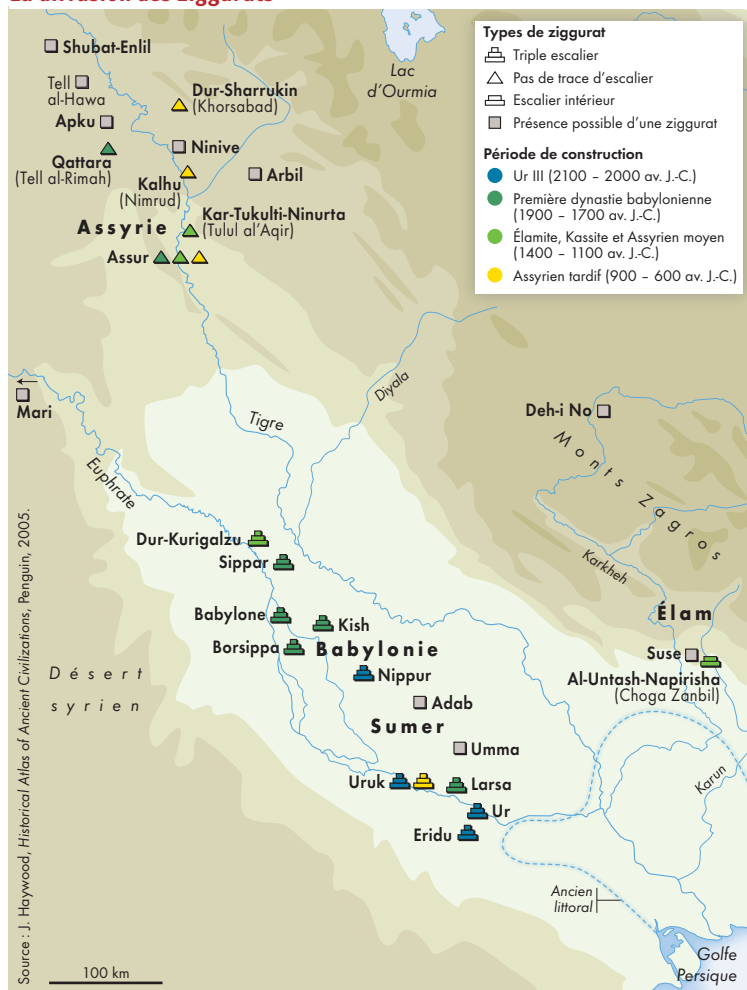
Si tout porte à penser que la religion est aussi vieille que l'humanité, nous ne savons quasiment rien de celle des hommes préhistoriques. Grâce à l'écriture, une abondante documentation nous permet en revanche d'appréhender celle des populations du Moyen-Orient ancien, et notamment la manière dont ils se représentent l'univers supra-humain. L'archéologie nous fournit quant à elle de riches informations sur leurs pratiques cultuelles.

Aborder les croyances et pratiques religieuses des sociétés anciennes suppose un effort de décentrement. Il convient en effet de se départir de notre conception contemporaine du fait religieux, tout imprégnée par deux millénaires de

tradition monothéiste, pour saisir l'originalité de ce que nous appelons anachroniquement, faute de mieux, la « religion » des sociétés anciennes. Ce terme ne renvoie pas comme c'est le cas aujourd'hui à un corpus dogmatique auquel un croyant ferait

le choix d'adhérer, mais bien plutôt à un ensemble nébuleux de réalités que l'archéologue Jean-Paul Demoule propose de résumer à quatre éléments fondamentaux que sont la croyance en l'existence d'entités surnaturelles, la présence d'intercesseurs entre les hommes et ces entités, la pratique d'actes de culte à leur intention et l'existence de lieux de réalisation privilégiés de ces actes cultuels. Autant d'ingrédients que l'on retrouve tant en Mésopotamie qu'en Égypte anciennes.

La diffusion des ziggurats



Les multiples visages du polythéisme ancien

Les Mésopotamiens sont polythéistes et leur panthéon est riche de plusieurs dizaines de divinités. An, dieu du ciel, de la végétation et de la pluie est le père de tous les autres dieux. Parmi eux, Enlil, le dieu de l'air, occupe une place à part, étant considéré comme le roi des dieux. Il est associé au dieu de la sagesse, des arts et des techniques, Enki, qui est tenu pour le créateur de l'humanité. Ces dieux anthropomorphes sont réputés vivre comme des humains, bien qu'ils leur soient incommensurablement supérieurs en puissance. Dans les représentations figurées qu'en donnent les Mésopotamiens, des attributs permettent de les distinguer : les flots pour le dieu Enki ou le lion pour la déesse Inanna. Chaque État mésopotamien se place sous la protection d'un dieu ou d'une déesse en particulier : Inanna à Uruk, Nanna à Ur, Enki à Eridu. Une logique poussée à l'extrême à Assur dont le nom même est celui d'une divinité. Cette